

Brigitte Lozerec'h

Sir Ernest SHACKLETON

Grandeur
et endurance
d'un explorateur
(1874-1922)

éditions du
ROCHER



SIR ERNEST SHACKLETON

DU MÊME AUTEUR

L'Intérimaire, Julliard-Pauvert, 1982 ; Fayard, 1995.

L'Apprentie, Julliard-Pauvert, 1986.

Une famille, Flammarion, 1987.

Longtemps après, Robert Laffont, 1991.

Zones de turbulence, Robert Laffont, 1994.

La Permission, éditions du Rocher, 2001.

BRIGITTE LOZERC'H

SIR ERNEST SHACKLETON

Grandeur et endurance d'un explorateur

(1874-1922)

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2004

© 2016, Groupe Artège, pour la présente édition
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08611-8
ISBN pdf : 9782268094359

*Pour Éliane Victor, figure de proue
affrontant vents debout et courants
contraires sur l'océan de la vie ; âme forte
jetant ses éclats comme Armen, le phare de
notre bout du monde. Rencontre essentielle
dans la tempête de mes jeunes années.*

« En souvenirs, nous étions riches. Nous avons percé l'apparence des choses. Nous avons “souffert, enduré la faim, et triomphé, rampé au plus bas mais agrippé la gloire, nous élevant dans la grandeur”. Nous avons vu Dieu dans ses Splendeurs, écouté le message de la Nature. Nous avons atteint l'âme nue de l'Homme. »

Ernest Shackleton, *South*

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Sylvie Devers, responsable du Fonds polaire Jean Malaurie à Paris, pour sa disponibilité et ses attentions lorsque j'allais faire des lectures à la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle. Ses suggestions, et le dialogue par courrier électronique m'ont été précieux.

Merci à Bob Headland de m'avoir reçue aux archives Scott Polar Research Institute¹ à Cambridge. J'ai été accueillie tour à tour par Sarah Strong, aux archives de la Royal Geographical Society² à Londres, et par Garry McGregor, responsable du fonds de photographies. Je les en remercie.

Avec quel plaisir je remercie ceux qui m'ont accompagnée tout au long du voyage intérieur qu'est la rédaction d'une biographie en m'envoyant articles, revues et livres pouvant nourrir mon sujet et en les commentant avec moi pendant de belles soirées : tout d'abord Isabelle et Michel Labrousse, inlassables interlocuteurs et pourvoyeurs d'informations, très doués pour entretenir la flamme. Étienne Guyon a systématiquement mis de côté pour moi les articles concernant les pôles dans ses revues scientifiques. Jean-François Toussaint, géologue enthousiaste, m'envoyait la documentation par Internet depuis la Colombie, et André Citroën depuis Boston. Jacques et Véronique Milligan me remettaient revues et articles que nous commentions lors de dîners complices. Merci à Olivier Fontaine, Michelle Gellé et Geneviève Ponge pour les documents qu'ils m'ont prêtés ou donnés.

J'ai eu la chance de pouvoir soumettre une grande partie de mes traductions à Robert et Michelle de Wilde, ainsi qu'à Marie-Yvonne Guyon, profitant de leur intime connaissance de la langue anglaise. Ils ont partagé ainsi la passion qui m'habitait tout au long de la rédaction de cet ouvrage. Qu'ils acceptent mon affectueuse gratitude aussi simplement que j'ai profité de leur disponibilité.

1. Institut de recherche polaire Scott.

2. Société royale de géographie.

La disponibilité de Catherine Le Guay pour assurer un secrétariat efficace aux heures intenses de la relecture et des vérifications des sources ajoute une preuve d'amitié à toutes les autres et je lui en suis vivement reconnaissante.

Et qu'aurais-je fait si Valérie Chansigaud n'avait pas volé vers moi chaque fois que des problèmes surgissaient avec mon ordinateur? Elle m'a initiée patiemment aux arcanes de l'Internet, puis elle est montée à bord des vaisseaux de mes rêves, avec mes ami(e)s cité(e)s et non cité(e)s, pour m'aider à hisser les voiles et mettre le cap vers l'aventure de l'écriture.

Toutes les preuves d'attachement que j'ai reçues m'ont arrachée à l'isolement durant ce travail de longue haleine.

AVANT-PROPOS

Il n'existe pas de biographie française de sir Ernest Shackleton, pas même une traduction des trois biographies anglaises majeures à son sujet.

La première a été écrite par Hugh Robert Mill l'année de la mort de l'explorateur ; elle est parue en librairie l'année suivante, en 1923. Le but principal de l'auteur, un ami de longue date de Shackleton, était de pourvoir, en léguant à la veuve les droits d'auteur, à l'éducation des trois orphelins encore jeunes. Son ouvrage de moins de 300 pages, extrêmement complaisant envers le défunt, et superficiel, présente l'intérêt de donner quelques indications sur la jeunesse d'Ernest, sur laquelle il existe peu d'informations.

Au début des années 1950, James Fisher commence à utiliser le magnétophone et enregistre ceux des survivants qui acceptent de parler de leurs expériences polaires en Antarctique auprès d'Ernest Shackleton. Avec sa femme Margerie, il a rédigé une biographie de 500 pages qui est plus riche que la première, mais encore incomplète, et soucieuse de gommer les aspérités de la nature débordante de l'explorateur.

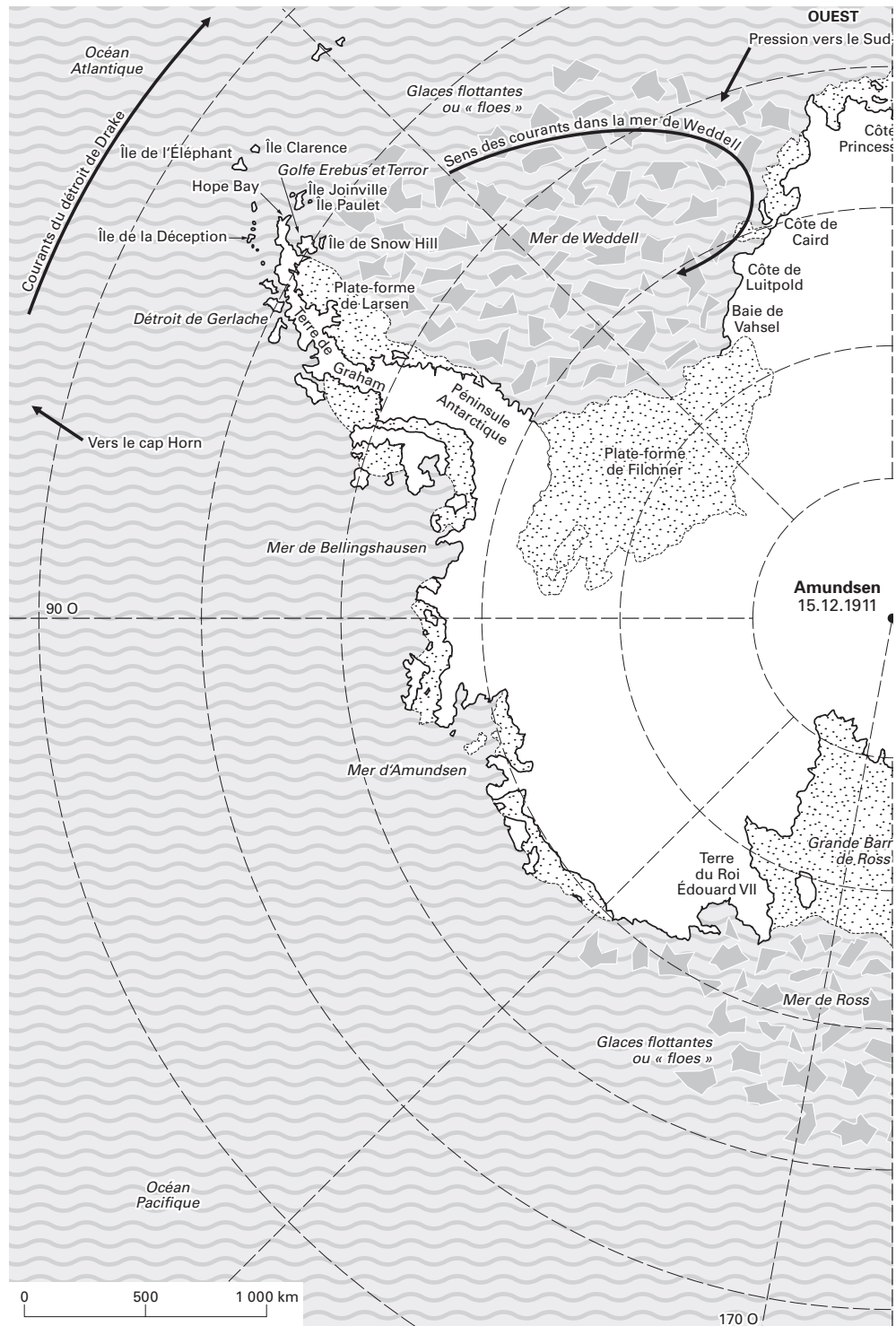
Ces deux livres ne se trouvent plus que chez les bouquinistes.

La biographie la plus récente, par Roland Huntford, publiée en 1985, est un pavé de 700 pages d'une écriture serrée. Elle révèle des turbulences insoupçonnées dans la vie de Shackleton, et exhume de nombreux documents que même les connaisseurs ignoraient.

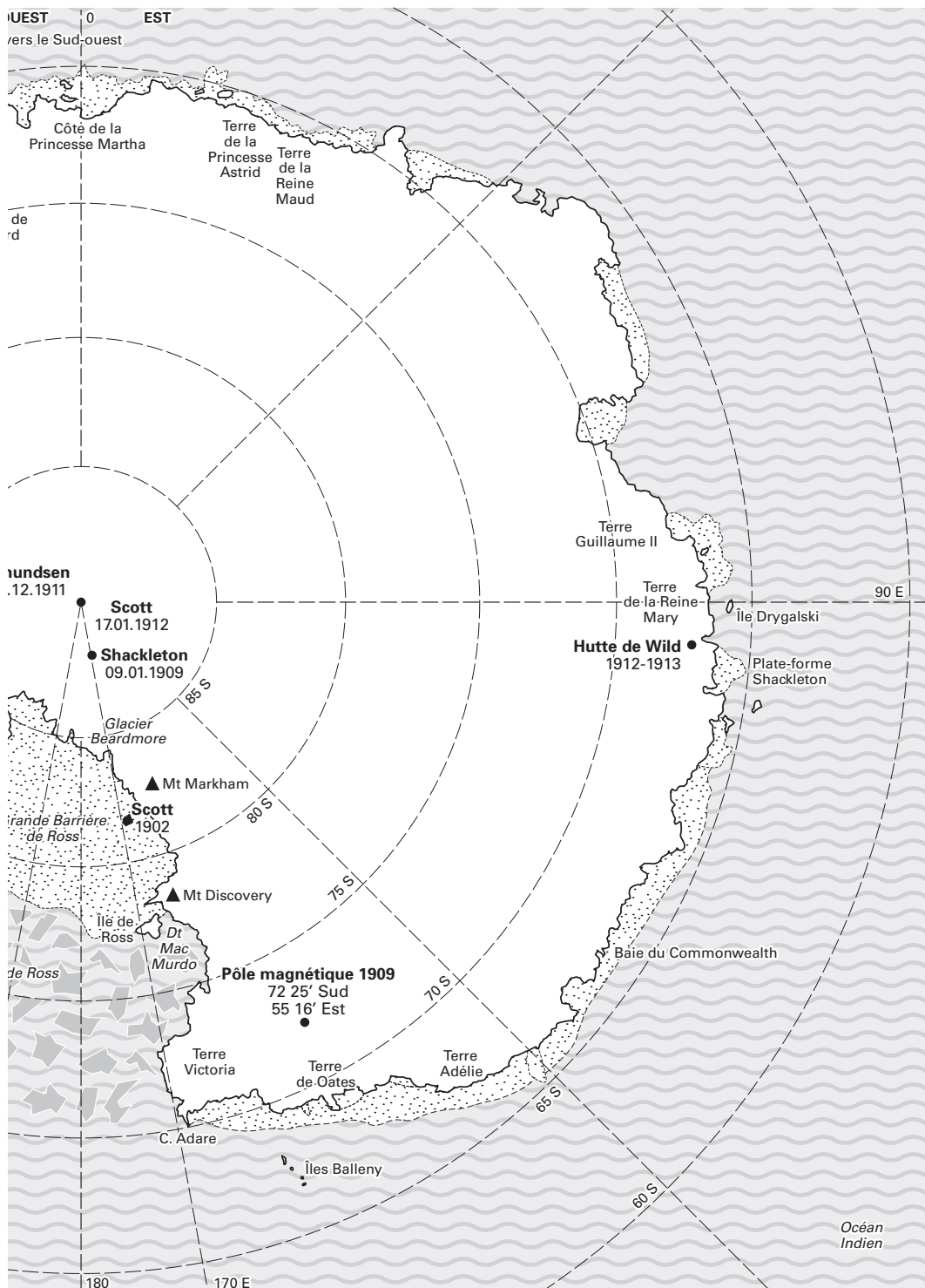
Nous attendons la publication imminente d'une biographie américaine de sir Ernest, écrite par George Plimpton.

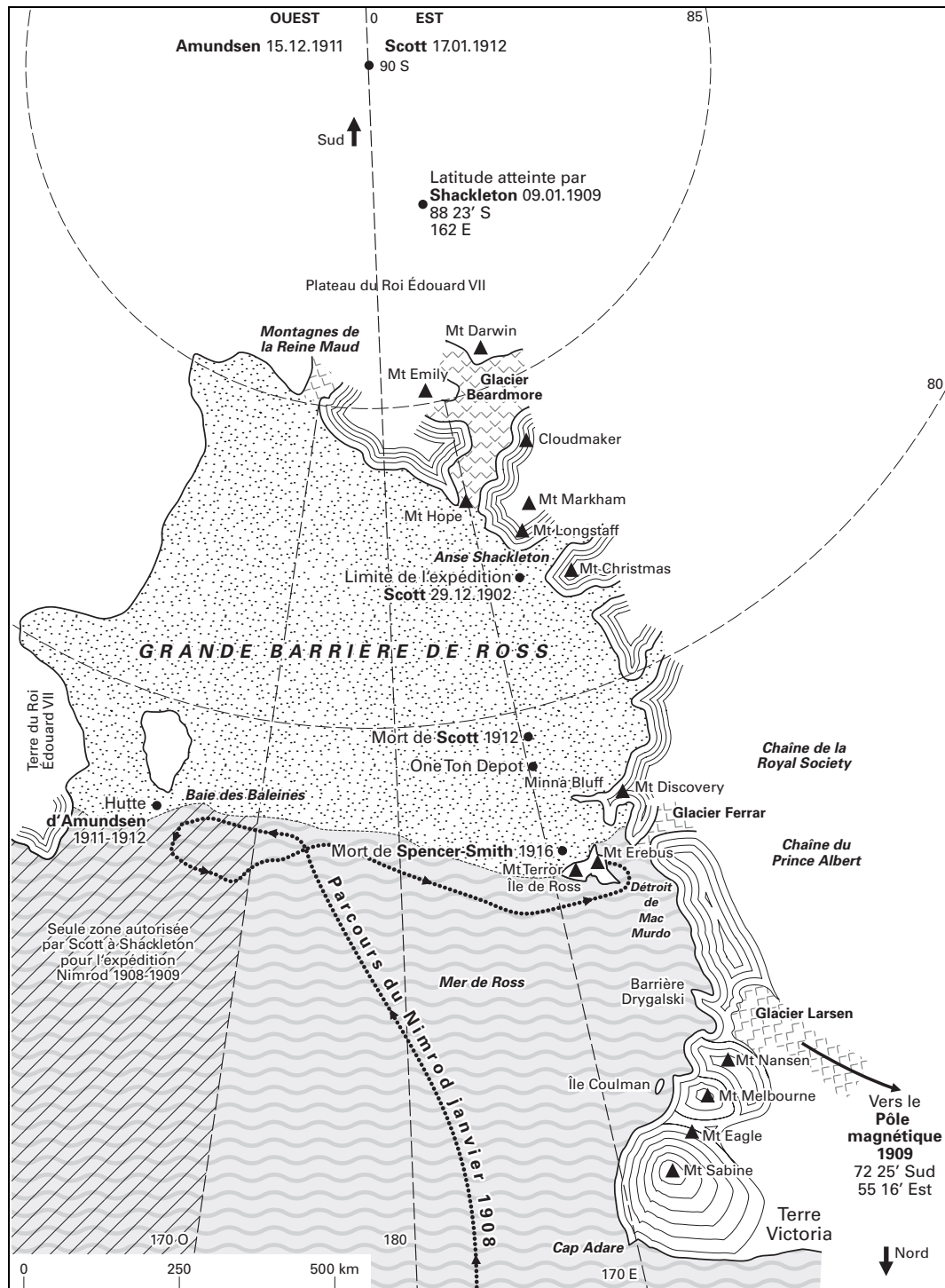
Pour le présent ouvrage, j'ai puisé dans ces trois biographies plus particulièrement au début, pour tout ce qui concerne la vie privée de sir Ernest et ses affaires financières. Mais, en règle générale, j'ai privilégié les témoignages directs de ceux qui l'ont connu, pour mieux côtoyer mon héros : récits, journaux et films. Une bibliographie considérable concerne la période de la découverte de l'Antarctique à l'aube du xx^e siècle.

À partir de ces diverses sources que j'ai traduites, j'ai laissé ma sensibilité s'imprégner du personnage complexe qu'a été Shackleton, et j'ai tenté de le faire revivre dans son univers, entouré de ceux qui l'ont accompagné, sans qui il n'aurait jamais pu atteindre ce dépassement suprême de soi qui l'a singularisé et rendu immortel.



Antarctique





La Grande Barrière de Ross

PROLOGUE

À BORD DE LA *DISCOVERY*

Au soir du 16 novembre 1901, l'équipage et les chercheurs scientifiques à bord de la *Discovery*, trois-mâts anglais sous le commandement du capitaine de frégate Robert Falcon Scott, voient pour la première fois les glaces cerner leur bateau, tandis qu'il navigue entre le 60^e parallèle sud et la terre Adélie. C'est un baptême pour le bâtiment sorti des chantiers de Dundee, huit mois plus tôt, en vue de cette expédition. Après les rudes tempêtes des quarantièmes rugissants, les hommes connaissent la révélation d'un monde fantastique qu'ils ont mission d'étudier, d'analyser, de cartographier. Ils ne font que l'effleurer pour l'heure, car avant d'aller hiverner dans le continent presque inconnu appelé Antarctique, ils doivent faire une révision générale de la coque et des machines en Nouvelle-Zélande, puis renouveler le plein de charbon.

Les plus grandes glaces qui flottent à l'horizon et qui sont encore dispersées ont la particularité, jamais observée dans les mers gelées de l'hémisphère Nord, de présenter une surface extraordinairement plane à vingt, trente, quarante mètres au-dessus de la mer, et parfois davantage. Une flottille de figures fabuleuses, emportées par le courant, accompagne ces plates-formes compactes, tranchées net, le plus souvent, comme par une lame géante et bien affûtée. Les hommes voient passer des nefs de cathédrales gothiques que des puissances phénoménales ont effondrées à la hauteur des ogives de leurs porches, des nacelles tronquées sur lesquelles un ange bleuté demeure en équilibre précaire sous les rafales du vent, le trône renversé d'un prince disparu, des monstres inconnus et dolents soulevés par la houle, des temples presque entièrement immergés, des pagodes blanchâtres et creusées de galeries d'un bleu opalescent qui demeurent inachevées... Toute une cohorte de blocs gelés aux formes invraisemblables, aux reflets tantôt d'un bleu soutenu tantôt d'un bleu plus pâle et translucide, ou même vert, dérive vers on ne sait où, venant on ne sait d'où.

Ils appartiennent aux mystères de ce continent hostile à l'homme que l'expédition de la *Discovery* devra pénétrer, au sud lointain de la Nouvelle-Zélande, en allant si possible au-delà du 80^e parallèle et – pourquoi pas ? – jusqu'au pôle.

À bord de la *Discovery* chargée de chercheurs en biologie, en géologie, en climatologie, en océanographie, en physique, en zoologie et en botanique, et dont les membres d'équipage ont été recrutés essentiellement dans la Royal Navy, un jeune homme issu de la marine marchande a postulé pour participer à cette aventure et n'a été admis que tardivement comme troisième officier grâce à l'appui qu'il a reçu du plus généreux bienfaiteur, M. Llewellyn Longstaff, qui a donné 25 000 livres sterling pour l'expédition. Ce jeune homme d'origine irlandaise, un certain Ernest Henry Shackleton, âgé de vingt-sept ans, navigue sur tous les océans pour la marine marchande depuis déjà plus de dix ans. Mais c'est là son premier contact avec les mers polaires, sa première expédition à caractère scientifique. On lui a confié l'intendance, c'est-à-dire toute l'organisation matérielle.

Avec sa grande taille et sa belle stature, ses cheveux épais divisés en leur milieu par une raie séparant vers les tempes deux mèches souples, son regard bleu profond, ses lèvres fermes et bien dessinées et son menton volontaire presque carré, cet homme que l'on voit rarement sourire sur les photos, comme s'il était toujours préoccupé ou fermé au regard inquisiteur de l'objectif, ne laisse personne indifférent dès la première rencontre. On parle de son grand rire communicatif, de son humour, de son esprit vif. Son insatiable curiosité et son besoin d'action ne l'empêchent pas de goûter le rêve, le silence et la méditation. Il a besoin de plaire, se montre beau parleur en société, mais il aime aussi à exprimer en petit comité sa passion pour la poésie.

Avant la dernière escale de la *Discovery* en Nouvelle-Zélande, Ernest Henry Shackleton avait déjà fait une connaissance approfondie de tous les membres de l'équipage, officiers et matelots, sans tenir compte, selon ses habitudes, de la barrière sociale à laquelle la Royal Navy était bien plus sensible que la marine marchande.

Pour cette expédition, la *Discovery* n'est pas soumise à la discipline de la Royal Navy, bien que la presque totalité de ses marins et officiers en soient issus. Elle est légalement un navire marchand sous pavillon bleu, avec la caution de l'Amirauté, et enregistrée sous le nom de Robert Falcon Scott, son capitaine, au club royal de Harwich. Chacun connaît ce statut, ce qui provoque parfois des heurts. Les rares hommes d'équipage de la Marchande ont déjà prévenu les matelots que leur statut ici interdit les sévices corporels, encore d'usage en ce début de siècle, ce qui entraîne quelques débordements chez les simples matelots. On est déjà monté plus d'une fois du pont inférieur se plaindre au premier lieutenant, Charles W. R. Royds, à propos de cette mixité : la Royale et la Marchande. Shackleton se sert des deux positions. La routine de la Royal Navy maintenue par le capitaine Scott, qui paraît ennuyeuse pour son impétueuse nature, doit assurer l'encadrement des hommes destinés à hiverner pendant deux ans dans l'immensité glacée tandis que la *Discovery* retournera avec l'équipage passer les longs mois d'hiver en Nouvelle-Zélande. On verra que le jeune homme aura du mal à s'y adapter car il fait preuve de caractère face au capitaine Scott qui doit son autorité à sa fonction et non à sa nature même. Cependant, parmi ces

jeunes gens embarqués sur la *Discovery*, Shackleton se montre prêt à apprendre le plus possible dans toutes les disciplines.

Hussey, l'un de ses anciens compagnons sur un navire de la Union Castle Line, livre une description de Shackleton qui permet de mieux se rendre compte de la puissance de sa seule présence en société : « Il se satisfaisait de sa solitude. Dans le même temps, il ne se tenait jamais à l'écart, et il se montrait désireux de parler... Il avait un débit nonchalant dans ses conversations ordinaires, mais si ses mots s'écoulaient lentement, ses regards étaient pétillants, et ses coups d'œil vifs. Quand il traitait d'un sujet faisant appel à son imagination, sa voix prenait un ton profond et vibrant, les traits de son visage s'animaient, ses yeux brillaient et tout son corps semblait avoir reçu une impulsion vitale supplémentaire. Shackleton, dans ces circonstances, n'était plus le même homme qui, peut-être dix minutes plus tôt, déclamait des vers de Keats ou de Browning. Celui-ci était un autre Shackleton aux larges épaules voûtées, la mâchoire carrée, immobile aux yeux froids et perçants (...). Avec ça, il était très humain, et sensible. Il écoutait sa nature sympathique et attendait toujours avant d'émettre un jugement sur ses compagnons¹. »

Le Dr Hugh Robert Mill, membre de la Société royale de géographie² de Londres et passionné par les expéditions polaires, avait été sollicité par Scott quelques jours avant le départ pour aider le groupe de chercheurs scientifiques à organiser leur programme. Il avait quitté le vaisseau à l'escale de Madère deux semaines plus tard, ayant néanmoins scellé une amitié à vie avec le jeune Shackleton. Mill était un homme courageux et ardent dans un corps trop chétif. Son physique ne le lui permettant pas, c'est par l'étude des sciences, l'amour des livres, et son soutien aux explorateurs, qu'il vivait l'aventure. Ce pédagogue un peu scolaire, mais à l'humour pointu et à l'âme romantique, avait eu le temps d'enseigner à Shackleton le maniement des instruments pour mesurer régulièrement la salinité de la mer et sa densité. Il lui avait expliqué l'importance de ce travail qui exigeait dextérité et minutie avec les tubes de verre. Mais l'esprit trop rapide et la nature débordante du jeune homme n'avaient pas toujours su attendre patiemment les résultats des expériences. Cependant, il avait montré une bonne volonté désarmante. Mill avait dû se rendre à l'évidence : il n'en ferait jamais un scientifique pur. Du moins Shackleton avait-il pris conscience, à son contact, de la valeur des recherches scientifiques et peut-être aussi du cheminement de la réflexion du chercheur. Plus tard, aucune de ses expéditions ne négligera cet aspect des choses, même si, tout au long de sa vie, il montrera des sentiments mitigés envers les scientifiques. Tout en les respectant comme des êtres supérieurs, il dissimulera mal une sorte de condescendance quand ils manqueront de sens pratique dans la vie courante.

Shackleton, comme tous les officiers, avait regretté le départ de Mill après Madère. Il venait de lier une amitié profonde qui aura des répercussions après sa mort, puisque

1. Roland Huntford, *Shackleton*.
2. La Royal Geographical Society, ou RGS.

Hugh Robert Mill sera le premier biographe du grand explorateur que deviendra le jeune lieutenant Shackleton. Ce dernier avait déjà beaucoup reçu de lui en peu de temps et s'appuiera sur lui, par la suite, comme sur une sorte de parrain.

Huit ans plus tard, au retour de sa première expédition de 1909, Mill écrira de Shackleton : « J'associe toujours Shackleton à l'éclat d'une étoile au plein cœur d'une nuit d'été dans le golfe de Gascogne. Je l'avais rencontré un an auparavant, mais c'est à bord de la *Discovery*, durant la nuit, tandis que nous faisons cap au sud, que j'ai découvert sa nature et reconnu combien il était différent des autres compagnons dans sa manière de parler et de penser. À vrai dire, j'ai d'abord été un peu surpris, voire alarmé par le flot incessant de ses citations empruntées aux poètes que lui inspiraient la nuit, les étoiles, la phosphorescence de la mer et l'évocation de ceux qu'il avait laissés à terre et qu'il aimait. Ce n'était pas agréable de constater que ce jeune marin était déjà un familier de tous ces noms qui remontaient à mon esprit au souvenir de livres que j'avais lus bien des années avant que ses pensées n'aient été formées et dont beaucoup m'étaient étrangers¹. »

Shackleton mêlait donc la poésie à sa vie quotidienne, citant ses poètes préférés : lord Tennyson, Robert Browning et Charles Swinburne, les faisant découvrir à ses camarades de sa voix passionnée et enveloppante.

Mill étant retourné en Angleterre à l'escale de Madère, Shackleton s'est tourné vers le Dr Edward Wilson, jeune chirurgien de l'expédition chargé de superviser les recherches en zoologie et d'exploiter ses talents d'artiste peintre et de dessinateur pour rapporter à Londres des planches de la faune et de la flore, du relief montagneux de la terre Victoria ainsi que des deux volcans et des icebergs. Edward Wilson était assurément le plus délicat et le plus cultivé des hommes dont Scott s'était entouré. Une photographie de lui, prise en 1911, nous présente en gros plan un visage fin, au regard doux et intelligent, une réserve naturelle, de la délicatesse. Il émane de ce visage une expression presque mystique. Si Shackleton trouvait toujours un terrain d'entente auprès du plus humble matelot ou du plus raffiné des chercheurs, il savourait tout particulièrement l'intelligence de Wilson qu'il a pris rapidement sous sa protection, ainsi que le mentionne ce dernier dans son journal à la date du 18 août.

À Funchal, dans l'île de Madère, les deux hommes ont pris un grand plaisir à partager des heures d'équitation avec le lieutenant Michael Barne, pour admirer la montagne et rendre visite à quelques amis. Une nuit, vers la fin de ce même mois, Wilson et Shackleton se sont attardés à la proue de la *Discovery* et ce dernier a murmuré quelques rimes de Swinburne à Wilson qui l'a aussitôt confié à son journal. Ils ont souvent renouvelé ce genre de rencontre sous les étoiles. Le besoin de Shackleton d'avoir près de lui une oreille sensible aux émois contenus dans l'harmonie des vers lui a vite rendu nécessaire la présence de Wilson.

1. *Ibid.*

Ce dernier n'avait renoncé à la vie religieuse que parce que son père lui avait demandé avec insistance de reprendre après lui le flambeau de la médecine. Edward avait renié sa vocation, s'était même marié, mais il avait gardé un certain penchant pour la méditation.

Les deux jeunes gens se complétaient fort bien. L'un avait une nature puissante, aimant le panache et la domination, l'autre une nature soumise, artiste et introvertie. Si Edward Wilson est passé à la postérité, ce n'est pas seulement grâce à certaines de ses recherches, mais surtout à l'extrême sensibilité, à la minutie des traits de son crayon qui illustrent ses planches d'oiseaux et d'animaux sous-marins, ou reproduisent les chaînes montagneuses environnant leur base en Antarctique, et certains lieux-dits, sculptés dans la glace ou la roche volcanique. Il a laissé de nombreuses aquarelles montrant la solitude et la majesté du continent blanc, mais aussi un journal riche en observations scientifiques et en sensibles descriptions de son environnement au cours des deux expéditions auxquelles il participera avec Scott. Après s'être intéressé aux recherches de Mill, Shackleton s'est penché sur celles de Wilson : la dissection, l'étude des oiseaux des mers, des manchots, de tout ce qui vivait. Sa curiosité n'avait pas de bornes. Chez les marins, une culture étendue comme celle de Shackleton étonnait.

Le physicien Louis Bernacchi, qui a rejoint l'équipage en Nouvelle-Zélande, est le seul membre de cette expédition à avoir vécu le premier hivernage volontaire de l'histoire de l'Antarctique avec l'expédition du Norvégien Carsten Borchgrevink, de janvier 1899 à janvier 1900. Il a écrit à son sujet : « Comme il l'avait été sur ses précédents bateaux, Shackleton était la vie et l'âme de la *Discovery*. L'esprit alerte, l'humour inépuisable. Responsable du matériel et des vivres, il accomplissait sa tâche comme un officier exécutant. C'était un bon marin indépendant, sans peur et d'un tempérament dominateur, attentif à chaque détail et à la discipline. Il ne permettait pas le laisser-aller à ceux qui étaient sous ses ordres et pouvait se montrer brutalement impulsif, à l'occasion. Mais il était singulièrement attentif et compréhensif, sentimental jusqu'aux larmes s'il exprimait ses propres émotions ou déclamait des vers de ses poètes préférés. De sa profonde voix d'Irlandais, il pouvait enjôler et envelopper jusqu'à obtenir ce qu'il désirait¹. »

Cependant, Bernacchi est devenu plus précis sur la singularité de Shackleton, avec le recul des années : « Le caractère de Shackleton était un curieux mélange d'éléments difficiles à comprendre. D'un côté, c'était un flibustier dominant, truculent et entreprenant. Il pouvait aussi être très désagréable si on l'attaquait. Mais il connaissait ses faiblesses et ne masquait jamais ses fautes. C'était surtout un battant qui n'avait peur de rien ni de personne, mais avant tout, il était humain, débordant de gentillesse et de générosité, affectueux et loyal envers ses amis². »

Les études d'océanographie et de météorologie et les rapports que Shackleton a

1. Ann Savours, *The Voyages of the Discovery*.

2. Margerie et James Fisher, *Shackleton*.

effectués sous la surveillance de Hugh Robert Mill ont été exécutés avec efficacité, comme tout ce qu'il entreprenait. Et il les a continués, pour la plus grande satisfaction de Scott, après le départ de Mill. Dans une lettre à ce dernier, écrite le 6 novembre 1901 et postée en Nouvelle-Zélande, Scott donne des nouvelles de son élève : « Il se montre toujours inquiet de n'être pas assez attentionné à certaines précautions ou d'avoir fait quelques erreurs dans ses calculs. Son ambition est de consigner un rapport aussi parfait que les circonstances le lui permettent et de ne pas briser ses deux aéromètres. Je suis certain que ce travail ne peut être en de meilleures mains et je n'oublie pas que vous m'avez suggéré sa participation et que vous lui avez donné l'enseignement nécessaire¹. » Non content d'être satisfait de ce travail, le capitaine Scott consigne dans son journal, à la date du 3 décembre 1901, ce qu'il pense du sens de l'organisation chez Shackleton : « Son intérêt et son enthousiasme alliés à un sens pratique exceptionnel, sa grande connaissance du chargement d'un navire, ont été sans prix pour nous. Je suis certain qu'aucun équipage n'a jamais appareillé pour une telle expédition mieux informé de l'exact emplacement de ses ressources, et de la répartition des denrées dans ses cales². »

Shackleton avait encore, à ce moment-là, un allié dans le capitaine Scott, qui allait devenir son rival quelques mois plus tard.

Avant d'aller ancrer le navire au fin fond du détroit de Mac Murdo, au sud-ouest de la mer de Ross, base choisie depuis Londres par sir Clements Markham, président de la Société royale de géographie, la *Discovery* a d'abord fait cette première incursion dans la ceinture de glaces qui couronne le continent gelé, puis s'est arrêtée quelques heures à l'île Macquarie, au sud de la Nouvelle-Zélande, pour des études d'ornithologie et de géologie. Là, les hommes voient enfin des manchots (que les Anglo-Saxons nomment des pingouins) par milliers dans leurs rookeries, des phoques, des éléphants de mer, des cormorans et des pétrels, des albatros et des stercoraires (connus chez les Anglo-Saxons sous le nom de *skuas*), tout un monde animal inconnu sous leurs latitudes de l'hémisphère Nord. Pour la première fois ils trouvent du phoque au menu. Puis le bateau vire, cap au nord, et affronte de nouveau les furies de l'océan Pacifique pour aller accoster en Nouvelle-Zélande.

Partie de Londres le 30 juillet 1901, la *Discovery* entre au port de Lyttelton, dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, le 29 novembre, après des jours et des jours de tempête. Depuis l'escale à Madère, vers la mi-août, une voie d'eau avait révélé un défaut dans la coque pourtant spécialement conçue pour supporter la haute mer et la pression des glaces. On avait dû actionner nuit et jour les pompes de cale. Nombre d'aliments avaient été avariés. À la ville du Cap, en Afrique du Sud, la réparation n'avait apporté aucune amélioration. Il faut donc mettre à nouveau le bateau en

1. *Ibid.*

2. Savours, *The Voyages of the Discovery*.

cale sèche dès l'arrivée à Lyttelton, ce qui signifie un travail considérable pour débarquer et regrouper son contenu sur le quai selon une organisation méthodique permettant de ne pas perdre de temps au moment de recharger. Ce travail incombe à Shackleton.

Caisses par centaines, tonneaux, ballots et denrées vitales doivent être déchargés : des tonnes de vivres pour les hommes et pour les chiens de traîneau que l'on doit charger avant le départ ainsi que la hutte en pièces détachées devant servir de quartier d'hiver dans la glace, et des tonnes de charbon (la *Discovery* est un de ces voiliers conçus pour marcher aussi à la vapeur), tout le matériel scientifique, les vêtements et chaussures d'intérieur et d'extérieur pour une cinquantaine d'hommes devant affronter des températures dépassant les -50°C , les traîneaux et les tentes, les sacs de couchage en fourrure de renne achetés en Norvège... Tout cela doit être répertorié, stocké en bonne place pendant la révision de la structure de ce bâtiment immobilisé pour la deuxième fois en plein voyage inaugural. Shackleton s'y donne entièrement et l'on visite minutieusement la coque de la *Discovery* vidée de son encombrante cargaison sous sa surveillance.

Pas un pouce de la cale n'échappe aux spécialistes pour déceler le défaut. En vain. On ne trouve pas l'origine de la voie d'eau. Le responsable du chantier en est consterné, Scott aussi. Quelques mois plus tard, le 18 mars 1902, W. E. Smith, l'architecte de la *Discovery*, a conclu lâchement dans une lettre adressée à sir Clements Markham¹ que le travail de construction avait généralement été bien fait, mais que l'on devait imputer à un ouvrier négligent l'entière responsabilité d'une telle malfaçon.

Cependant, malgré cet inconvénient, Scott décide de continuer le voyage vers le sud avant que le bref été austral ne prenne fin. En ce moment même, on devrait déjà monter la hutte le plus au sud possible de la mer de Ross et l'on a perdu des semaines précieuses. La *Discovery* est donc à nouveau chargée. Un fermier de la région, qui veut témoigner de son admiration en participant à l'alimentation de tous ces hommes, offre quarante-cinq moutons. Beaucoup de denrées périssables sont renouvelées, ayant souffert de la chaleur des tropiques et de moisissures dues à la voie d'eau. Puis on fait monter à bord vingt-trois chiens de traîneau dont les niches sont alignées sur le pont.

La Nouvelle-Zélande donne une fête aux aventuriers en partance, ce 21 décembre 1901. Des trains supplémentaires transportent des milliers de badauds enthousiastes depuis Christchurch, la grande ville proche du port de Lyttelton. On se bouscule, on s'exclame, on agite des chapeaux, des mouchoirs, on applaudit. Les quais ressemblent à d'immenses barges surpeuplées qui ont l'air de s'enfoncer dans la mer.

Deux bateaux, le *Ringarooma* et le *Lizard*, accompagnent la *Discovery* jusqu'à la prochaine escale à Port Chalmers, à 300 kilomètres plus au sud. Cinq autres steamers chargés de passagers en fête qui crient leurs encouragements sifflent autour du trois-mâts. Un bonheur plein d'orgueil s'empare de l'équipage. Rien pourtant de comparable ici avec la liesse de Londres et de Cowes. Le 5 août, faisant escale à Cowes, la

1. *Ibid.*

station balnéaire royale bien connue dans l'île de Wight, Scott avait eu l'honneur d'accueillir à son bord Leurs Majestés le roi Édouard VII et la reine Alexandra, et de recevoir de la main du roi une distinction, le «Victorian Order of the Fourth Class». Tous avaient eu conscience de vivre un moment historique, élevant, tant dans la foule anonyme que chez chacun des membres de l'expédition, l'espoir de ramener à la patrie la gloire de formidables découvertes.

Mais à Lyttelton, cela devait tourner à la catastrophe. Scott raconte l'horreur : «Tandis que nos cœurs étaient pleins de cette émotion du départ, tandis qu'avec nos longues vues nous pouvions encore discerner des visages amis dans les bateaux qui s'éloignaient de nous, il arriva une de ces tragédies qui nous réveillent aux macabres réalités de la vie. Parmi la joyeuse compagnie qui s'était regroupée dans les gréements pour agiter la main en signe d'adieu, il y avait un jeune matelot du nom de Charles Bonner qui, plus aventureux que les autres, était monté au nid-de-pie en haut du grand mât. Là, assis sur le rebord, il continuait joyeusement d'agiter ses mains comme tout le monde, jusqu'au moment de folie où il se dressa debout sur la fragile girouette fixée au sommet du mât. On ne saura jamais ce qui s'est réellement passé. Il est possible que les premières ondulations de la houle lui aient fait perdre l'équilibre, nous savons seulement que d'en bas, saisis par un cri d'effroi, nous nous sommes retournés pour voir un corps se cramponnant au-dessus du vide. Puis il tomba tête la première contre le coin métallique du roof et mourut sur le coup¹. »

Le capitaine du *Ringarooma* s'occupe des formalités pour les funérailles dès l'arrivée à Port Chalmers où il est prévu que la *Discovery* complète son plein de charbon. Tout est si vivement expédié que le défunt est en terre avec les honneurs de la Royal Navy le soir même. Bonner n'a droit qu'à un deuil de quelques heures. «Nous n'avions pas de temps pour de tristes pensées et l'humeur sinistre due à cet accident fut rapidement diluée dans les préparatifs du nouveau départ²», poursuit Scott dans son récit. Le défunt sera remplacé par un certain Lashly qui s'illustrera par des actes d'héroïsme lors de la seconde expédition de Scott.

Un matelot, Robert Sinclair, bouleversé, quitte la *Discovery*. Thomas Crean, un Irlandais du comté de Kerry, embauché à la dernière minute à Port Chalmers, le remplace. Il va devenir non seulement un des plus fiables compagnons de Shackleton, mais une des trois figures, avec Frank Worsley et Frank Wild aux inépuisables ressources physiques et morales, qui l'aideront à affronter les plus effroyables circonstances dans les années à venir.

De bonne heure, le lendemain matin, 24 décembre, on ajoute 45 tonnes de charbon aux 285 déjà stockées dans les cales, et à 9 h 30 le trois-mâts s'éloigne du quai de Port Chalmers. À midi, il salue le *Ringarooma* une dernière fois avant de s'engager dans le tortueux chenal qui débouche sur le grand large.

1. Robert Falcon Scott, *The Voyage of the Discovery*.

2. *Ibid*.

PREMIÈRE PARTIE
ENTRER DANS L'HISTOIRE
(1874-1908)

1

L'ENFANCE DE SHACKLETON

Ernest Shackleton n'a pour ainsi dire pas cessé de naviguer sur toutes les mers depuis l'âge de seize ans. Lassé par la monotonie d'une scolarité médiocre, il a choisi l'évasion, c'est-à-dire la mer. Mais ce n'est sans doute pas la seule raison.

Son père, Henry Shackleton, né le 1^{er} janvier 1847 en Irlande, issu d'une famille de quakers, était destiné à l'armée, mais une faible santé l'obligea à y renoncer et il fit ses études d'art au Trinity College de Dublin où il fut diplômé en 1868. Néanmoins, c'est en propriétaire terrien qu'il s'installa à Kilkea, dans le comté de Kildare, après avoir acheté une propriété et des terres. Il y épousa le 28 février 1872 Henrietta Laetitia Sophia Gavan, née le 28 septembre 1845, fille unique d'Henry Gavan, petite-fille du révérend John Gavan, recteur de Wallstown à Cork. Une joyeuse jeune fille à l'humour vif, qui contribuera à donner une atmosphère sécurisante et chaleureuse autour des dix enfants issus de cette union, nous dit-on. Avant la fin de l'année de leur mariage, naissait la première fille, prénommée Gertrude Alice.

Le futur explorateur, Ernest Henry Shackleton, vit le jour, un peu plus d'un an après, le 15 février 1874, dans la propriété de Kilkea où naîtront encore quatre enfants : Amy Vibert, la deuxième fille en 1875, Francis Richard, que l'on surnommait plus volontiers Frank au cours de sa vie et qui sera le second et dernier fils de cette fratrie pléthorique. En 1876, commença la série des six dernières filles : Ethel Rose, en 1878, Eleanor Hope en 1879 naîtront dans cette propriété avant que leur père ne la vende en 1880 alors que se déclarait une épiphytie qui allait ruiner l'agriculture irlandaise. À six ans, Ernest Henry faisait déjà partie d'une famille de six enfants.

Dans sa trente-troisième année, le père, Henry Shackleton, ayant déménagé avec les siens à Dublin, entama des études de médecine qui allaient durer quatre ans. Les Shackleton vivaient du fruit de la vente des terres pendant ce temps. La question de l'autonomie de l'Irlande commençait à devenir cruciale à cette époque. La vie politique en Irlande était dans une phase de fermentation qui devait mener une trentaine d'années plus tard à l'autonomie de la partie sud de l'île. Henry Shack-

leton avait beau croire en la « Home Rule », c'est-à-dire en l'autonomie de l'Irlande, en tant que protestant, il pressentait depuis qu'il était à Dublin que le pouvoir protestant et la suzeraineté anglaise en Irlande ne pourraient plus durer, que des convulsions politiques s'annonçaient dans son île. Il songea donc à partir.

Après avoir obtenu son diplôme de médecin en 1884, il quitta l'Irlande et exerça en tant qu'homéopathe près de Londres, à South Croydon dans le Surrey. Ernest Henry avait alors dix ans, et sa mère, qui avait eu deux filles à Dublin, Clara William en 1881 et Helen en 1882, venait de mettre au monde un neuvième enfant qui était une septième fille : Kathleen. Il semble que toute la profession médicale ait mal reçu ce marginal dans cette ville qui, à l'époque, ne faisait pas encore partie de la grande banlieue sud-ouest de Londres, et ne lui ait pas facilité la tâche. L'expérience se solda par un échec financier en quelques mois.

Le docteur à la longue barbe déjà grisonnante emmena son petit monde dans une grande maison appelée Aberdeen House, 12 West Hill, à Sydenham, proche banlieue sud de Londres où naquit en 1887 Gladys, dixième enfant et huitième fille d'Henry et Henrietta Shackleton.

Ernest Henry, petit mâle entouré de sœurs et élevé par des gouvernantes, n'était encore jamais allé à l'école. Il était noyé dans un monde féminin, à l'austérité toute protestante, mais passionné de poésie. Les filles Shackleton ne sortaient dans les rues que deux par deux, comme se le rappellera un de leurs voisins soixante ans plus tard, et il mentionnera que, dans cette maison, il était d'usage de lire à haute voix, chaque jour, un passage de la Bible. Ernest lui-même se fit, très jeune, l'avocat de l'abstinence, persuadant les servantes de la maison de ne jamais boire d'alcool.

Une photographie des dix enfants prise au début des années 1890 nous montre une pyramide au sommet de laquelle se tient Ernest Henry debout, entouré de ses sœurs en blouses ternes, peut-être grises ou noires. Seules les trois plus jeunes sont dans des robes plus claires à petites fleurs, répliques du modèle que portent les aînées. Les huit filles sont coiffées de la même manière, cheveux longs ; ceux de devant tirés en arrière et retenus par un ruban sur la tête pour retomber libres sur le dos. Assis, jambes étendues, à la base de cette pyramide, Frank, le deuxième frère de la bande, fixe l'objectif comme tous les autres. Aucun, aucune ne sourit.

Jusqu'à l'âge de onze ans, Ernest fut instruit à la maison. Sa première école, la Fir Lodge Preparatory School, en bas de sa rue, le mit un peu brutalement face à son statut d'Anglo-Irlandais écartelé entre deux influences. L'atmosphère très anglaise de son école heurtait sa sensibilité irlandaise. On se moquait de son accent prononcé. Cela n'est peut-être pas étranger à une ambivalence dans son caractère. Pour le restant de ses jours, Shackleton demeurera un Irlandais en Angleterre.

Deux ans dans cet établissement, où il avait reçu les bases de l'enseignement et où on lui avait donné le surnom de Mick (qui lui restera jusqu'à la fin de ses jours pour ses intimes), avaient été suivis de deux autres années au collège de Dulwich, école publique

victorienne de bonne renommée. Il laissera cependant dans ces deux établissements le souvenir d'un adolescent bagarreur et peu travailleur.

Il ne s'adaptait pas à la scolarité, ou peut-être, plus précisément, il n'avait pas «l'esprit scolaire», ce dont seuls les vrais cancre comprennent le sens. Ils fuient une manière de vivre et de penser qui leur est imposée et qui ne correspond pas à leur propre curiosité de la vie, souvent bien plus puissante que la moyenne de leurs camarades et surtout du corps enseignant.

Dès sa jeunesse, Ernest dévora des livres d'aventures. Les romans de Jules Verne le portaient à rêver. Sa passion pour la littérature et la poésie n'a-t-elle pas été un des premiers moyens d'échapper non seulement à cette scolarité qu'il n'aimait guère, mais aussi à l'étouffement que devait représenter pour lui l'environnement féminin où il grandissait ? Ses lectures nourrissaient un désir immense de devenir chercheur de trésor. Un jour, il cacha un bijou de sa mère dans le jardin et entraîna une des servantes sur la piste pour qu'elle le découvre, moment qu'il vécut avec une sorte d'ivresse. Adolescent, il devint chef d'une bande de quatre gamins qui aménagea une cabane dans le creux des racines d'un grand arbre près de la voie ferrée du train de banlieue. Ils murmuraient leurs projets de voyages, de découverte de trésors et de gloire, ils se faisaient la lecture à haute voix et inventaient des aventures folles auxquelles ils croyaient. Ils emportaient de maigres pitances de la maison, quelques cigarettes interdites, et manquaient souvent la classe. Tous les quatre s'étaient juré de devenir marins et, le plus beau, c'est qu'ils l'ont tous été.

Cette enfance, rebelle à toute forme d'embrigadement, avait déjà soif de reconnaissance. C'était pourtant bien Henry Shackleton, le patriarche à la longue barbe de sage, que l'on eût dit sorti de l'illustration d'un conte russe, et qui surveillait ses roses dans son jardin de Sydenham, dès qu'il avait un peu de temps, c'était bien le père qui avait initié, jadis, ses deux fils encore très jeunes à l'épreuve physique dans la grande propriété de Kilkea. Il les avait mis tôt sur le dos d'un cheval et les avait instruits dans cette discipline, leur avait appris à dominer leurs peurs en les familiarisant avec la nature environnante et les travaux de la ferme par tous les temps.

Ernest développa une passion pour les fossiles et les minéraux qu'il récoltait au long de ses promenades bien avant ses quinze ans. Cet adolescent aurait ardemment répondu à une instruction sur les sciences naturelles, la vie des animaux, les richesses du globe terrestre et le mystère des étoiles, si l'enseignement n'avait pas exigé tout d'abord qu'il corresponde au moule dans lequel on voulait le fondre. C'était hors sujet à l'école pour son âge. Il s'instruisit à sa manière désordonnée dans sa cachette près de la voie ferrée, avec ses trois complices. Une chance qu'il ne soit pas tombé sur de mauvais bougres qui l'auraient entraîné à sa perte. Déjà à cet âge tendre, il connaissait des poètes. Les enfants Shackleton récitaient des poèmes ensemble comme on joue aux cartes ou au jeu de l'oie à la veillée. Rien ne parlait mieux de la vie chez eux que les rimes.

Que s'est-il passé après la naissance du dixième enfant, dans l'année suivant l'arrivée des Shackleton à Sydenham ? Nul n'a nommé la maladie qui va aliter Henrietta, la mère, jusqu'à la fin de ses jours, soit quarante années. Rien n'autorise à faire le rapprochement entre cette naissance en 1887 et sa maladie qualifiée de « mystérieuse », mais rien ne l'interdit non plus.

Tout incite à voir une relation de cause à effet entre la nombreuse fratrie, la maladie de la mère, le changement de collègue d'Ernest, son goût pour la bagarre, et son besoin de s'évader avec ses camarades dans leur cachette pour y rêver d'aventures et de poésie, autrement dit d'éloignement.

Il paraît impossible de ne pas s'interroger sur ce qui a pu se passer dans le cœur de l'adolescent, futur explorateur, que ses professeurs disaient turbulent, réfractaire à leur enseignement, mais qu'ils savaient intelligent, passionné de lectures et sensible à la musique des vers ? L'immobilité de la mère a pu modifier et perturber de façon considérable les vies de ses dix enfants.

Cela n'est pas rien pour une femme de mettre au monde une si nombreuse progéniture en treize ans, mais ce n'est pas rien non plus pour chacun de trouver sa place dans une telle pléthore. Ernest, le deuxième, dut sans doute faire face, à mesure que se multipliait la fratrie, aux contraintes qui incombent aux aînés, dans la plupart des familles nombreuses : le dévouement aux plus jeunes. Un médecin, en ce temps-là, sortait de chez lui à toute heure, mallette à la main, pour aller visiter ses malades par tous les temps et dans tous les logis. N'était-il pas épuisé, lui aussi, en rentrant à la maison ?

On nous parle d'une famille harmonieuse et gaie, mais elle ne serait pas la première chez qui les aînés ont la charge des plus jeunes qui se mettent à adorer ces substituts parentaux sans se douter que ces derniers sont en train d'user pour eux, et avant l'âge, leurs ressources vitales, leur fraîcheur. Vues de l'extérieur, ces familles font rêver, car on y chante, on s'amuse follement, on récite de la poésie. Tout ce petit monde se raccroche l'un à l'autre avec une dévotion réciproque étouffante, mais combien rassurante. Ne négligeons pas l'écrasante influence de la religion qui oblige à se réjouir de l'arrivée des nouveau-nés, quand peut-être, au fond, on les hait de vous dévorer vif. Quand bien même Henrietta Shackleton, la mère, était-elle aidée par des nurses, elle n'aurait pas été un monstre d'éprouver par moments le rejet de cette nichée sortie d'elle.

La disponibilité parentale fit brusquement défaut. La vie familiale bascula. Dès les seize ans d'Ernest, les biographes ne parlent presque plus jamais des habitants d'Aberdeen House. Une fois qu'il est dit par chacun des trois que l'on s'y adorait, on n'en apprend pour ainsi dire plus rien. Or, le frère et les sœurs d'Ernest lui ont tous survécu, et pendant de nombreuses années, Ernest étant mort le premier en 1922. Le deuxième décès dans la fratrie a lieu en 1935. Il s'agit d'Ethel Rose, née quatre ans après Ernest. La mère, invalide depuis quarante ans, survivra quatre ans à son fils tandis que le patriarche le précédera de quelques mois seulement dans la mort.